

Pour non-liseurs

Volume 26, numéro 4 (154), août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1984). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 26(4), 159–166.

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS HÉBERT
ROBERT MELANÇON
FRANÇOIS RICARD
GUY TROTTIER

Voilà Norman Mailer qui s'en prend à un autre phénomène américain (*Vie et débauche — Voyage dans l'oeuvre de Henry Miller*, Buchet-Chastel, 1983, 399 p.) après la guerre du Vietnam, le maccarthysme, les voyages interplanétaires, Marilyn Monroe et Gary Gilmore. Écrivain maudit par toute une Amérique soucieuse de respectabilité, Henry Miller est ici compris, épaulé, dépeint, avec une tendresse fraternelle et une fabuleuse virtuosité d'écriture. Ce livre est composé pour une bonne part d'extraits de ses principaux ouvrages. Les pages de Mailer qui présentent ces extraits en les situant dans la vie de Miller sont éclatantes et péremptoires. Livre très intelligent et d'une lecture passionnante, qui fonde peut-être les bases de l'exégèse millérienne. À ne pas manquer.

G.T.

**MILLER
PAR
MAILER**

Dans *Poèmes 1934-1982* de Czeslaw Milosz (édition établie par Constantin Jelenski, Paris, Luneau Ascot éditeur, 1984), on peut lire parmi d'autres des traductions publiées d'abord dans *Liberté* (n° 135, mai-juin 1981). Elles avaient été faites en collaboration par Jozef Kwaterko, Pierre Nepveu et le signataire de cette note. Dans le volume publié chez Luneau Ascot, la plupart des traductions ont été faites de cette façon, et les noms de tous les collaborateurs sont indiqués, sauf dans le cas de celles-ci: seul

**LA
DISPARI-
TION
ÉLOCU-
TOIRE DES
POÈTES**

figure le nom de Jozef Kwaterko (qui n'est pour rien dans cette suppression). Un poète québécois, c'est moins que rien: on peut reprendre son travail sans s'encombrer de son nom. Faut-il croire que nous ne sommes pas présentables, que nous ferions tache parmi les poètes français qui ont travaillé de la même façon que nous sur les poèmes de Milocz?

R.M.

INJURES CÉLÈBRES

Robert Edouard (*Nouveau dictionnaire des injures*, Sand et Tchou, 1983, 416 p.) s'inscrit dans une longue tradition qui va du «Peri blasphémôn» (au sens limpide) de Suétone au «projet de normalisation des injures» de l'ingénieux ingénieur Boris Vian. Il s'agit, dans les faits, de savoir injurier qui il faut, comme il faut, où il faut, quand il faut (voir son chapitre consacré au «chapelet d'injures»). Il vise avant tout à la pratique de l'injure. Violence et verbe. Bloy traitant Zola de «Messie de la tinette». Ou encore de «vieille trueller à merde». Léon Daudet (Gros Léon) appelant Hugo le «triton de Guernesey», le «sèmeur de pages», le «fauve verbal et métaphorique», le «barde du suffrage universel» ou le «moitrinaire», à cause de l'hypertrophie de son moi. Ou Zola qu'il déteste, dont il fustige la philosophie «courte et crasseuse comme un orteil de pauvre homme», qu'il décrit comme «un moraliste enfermé dans ses cabinets», dont il dit qu'il «a répété quarante-cinq fois le même volume» et dont il définit ainsi la gloire: «Un tam-tam nègre organisé pendant vingt ans, autour de la rupture d'une bouche d'égoût». Bloy, Péguy, Daudet, Céline, Bernanos: n'avons-nous pas oublié le ton, la voix et les injures des pamphlétaires? Les injures s'envolent, les pamphlets restent.

G.T.

SCIASCIA

Etonnant petit livre que celui de Leonardo Sciascia, *le Théâtre de la mémoire* (Maurice Nadeau/Boréal Express, 116 pages). L'auteur raconte

une histoire analogue à celle de Martin Guerre, que le cinéma a popularisée, l'histoire de l'homme de Colligno, surpris à profaner des tombes et incarcéré, puis devenu amnésique. Qui est-il? Lui, il ne le sait (ou feint d'avoir oublié?); les autres avancent des thèses, élaborent des théories, cherchent des indices, des preuves, essaient de lui refaire (comme une beauté) une mémoire. Etourdissant ce qu'on peut, ce qu'on *doit* inventer pour se donner une identité! Quel théâtre en effet! Le vrai se mesure au faux dans un duel sans fin. L'ironie de Sciascia corrode tout, l'intimité de chacun, les institutions, tous les fondements du fameux Moi. Et du Toi, et du Lui...

F.H.

En collection 10/18 on réédite Léon Bloy «l'écoeuré» (*Le Désespéré, La Femme pauvre, Exégèse des lieux communs, Le Salut par les juifs, Le Sang du pauvre, Histoires désobligeantes, Belluaires et porchers*). Bloy l'enragé, le joaillier de la malédiction, l'entrepreneur en démolitions littéraires, le mystique forcené, le désobligeant, qui n'oublie jamais d'être un grand écrivain. On redécouvre un écrivain majeur de la fin du siècle dernier, un anti-Zola qui fait dans le terrible, l'imprécation et l'excès, qui vit dans une misère noire et l'obsession de la souillure (en s'y roulant par le langage, parfois dans la vie). Son catholicisme du hurlement, canonné aussi bien contre le clergé (!) que contre le naturalisme, le modernisme, les socialismes, etc., loin de représenter un moyen de ralliement au conformisme, ne fait que le marginaliser encore plus. C'est Flaubert mordu gravement par une tarentule. C'est Van Gogh. C'est le colérique apoplectique gueulant ses vérités dans un café en cognant sur sa table, et que l'on écoute attentivement en feignant de sourire. On a les prophètes qu'on peut, et quand celui-ci fait de l'exégèse, ce n'est pas de la Bible, mais des «lieux communs» de l'inanité bourgeoise, triomphante, régnante. Le bourgeois le fait vomir. Il s'en venge par la pire des malédictions: la

RELIRE
BLOY

dérision. Ses livres sont une suite de hurlements, d'insultes qui font rire et qui glacent. Contre «le Bourgeois». Qui ne l'est pas?

G.T.

DEUX OU
TROIS
PETITES
CHOSSES
QUI N'ONT
PAS ÉTÉ
DITES À
PROPOS
DU
NUMÉRO
D'AUTRE-
MENT SUR
LE QUÉBEC

1. De tous les numéros spéciaux de périodiques français consacrés au Québec ces dernières années (*Europe, Change, Nouvelles littéraires, Magazine littéraire*, etc.), c'est probablement celui de la revue *Autrement* (n° 60, mai 1984) qui fait la plus large part aux articles d'observateurs français. On aurait souhaité pourtant que la totalité, ou du moins l'essentiel du dossier émane des Français eux-mêmes. Quand donc ceux-ci, pour une fois, oseront-ils vraiment *se mouiller*, parler du Québec *de leur point de vue à eux*, au lieu, ainsi qu'ils le font toujours, d'ouvrir gentiment leurs pages (comme on dit) à la prose de Québécois parlant *ailleurs* de leur propre société et, par conséquent, plus ou moins condamnés à faire de la propagande assez médiocre? Quand donc le Québec sera-t-il *objet* pour le regard des intellectuels et journalistes français? Comme j'ai dit, le dossier d'*Autrement* fait au moins un pas dans cette direction, et il est du reste très révélateur d'y constater que les quelques articles de collaborateurs français portent essentiellement sur deux choses: le Grand Nord (Baie James, Fort Chimo, Schefferville), et les groupes minoritaires (Inuit, Amérindiens, Haïtiens). Sur le Québec urbain, sur la majorité, les Français aiment mieux se taire. Il faudrait qu'ils nous disent un jour pourquoi. 2. Même si Henry Dougier, le directeur d'*Autrement*, au cours de sa tournée de promotion, a invoqué des tonnes de bons motifs pour justifier l'intérêt que sa revue porte au Québec, il n'est peut-être pas oiseux de dire ici la raison première, un peu moins édifiante, de ce numéro: une commande du Ministère québécois des Affaires intergouvernementales, agrémentée du remboursement des notes de frais. Cela, bien sûr, n'est jamais mentionné. 3. Si le «Guide pratique... et rusé» de

Montréal (p. 246 sqq) est fort bien fait, on se serait volontiers passé, dans une revue qui s'appelle «Autrement», de l'inévitable pavé intitulé «Petit glossaire à l'usage des Français» (p. 241-243). Qu'est-ce que c'est que cette façon de traiter le parler «autochtone» et de faire croire qu'«entre le français que l'on parle au Québec et le français de France, il y a un monde»? Nous, quand nous allons en France, est-ce que nous apportons des glossaires? 4. La littérature québécoise est très bien couverte, par un article remarquable du poète-journaliste Jean Royer. Avec son esprit critique habituel, celui-ci analyse en long et en large le piétinement formel et thématique qui sévit présentement dans les milieux vieillissants dits de la «nouvelle écriture»; il montre avec force exemples, une grande pénétration et beaucoup de noms à l'appui, les méfaits d'une certaine «modernité» de plus en plus prétentieuse et intolérante; et il dénonce courageusement, sans hésitation, l'influence paralysante exercée ces années-ci dans notre institution littéraire par une soi-disant avant-garde qui, comme toujours, a réussi à devenir un pesant establishment en marge duquel rien ne devrait subsister, ni passé, ni différence, ni solitude, tout étant dévoré par la Trinité divine «texte-corps-ville», sous la bénédiction d'une sybille à qui est voué un culte obligatoire et unanime. «C'est peut-être pourquoi, conclut lumineusement Royer, la littérature québécoise est devenue, parmi les littératures du monde, celle où s'est le plus réduite la marge entre la fiction et la réalité.» Ces mots bien pesés constituent un constat audacieux, d'une terrible gravité, et qu'on n'aura pas fini de méditer de longtemps. Aussi cet article, l'un des seuls de tout le numéro qui ne s'en tienne pas à la célébration béate de l'originalité québécoise, l'un des seuls qui privilégie nettement l'intelligence et la réflexion critique, aussi cet article, dis-je, fera-t-il date dans notre histoire littéraire.

F.R.

DU JOYCE
CHEZ
MARTIN
DU GARD

L'ambition de Roger Martin du Gard en commençant *Le Lieutenant-Colonel de Maumort* (Pléiade/Gallimard, 1983, 1 318 p.), c'est de raconter toute une vie, les quatre-vingts années qui mènent de 1870 à 1950, et qui incluent l'aventure coloniale, la lutte anticléricale, l'affaire Dreyfus, les deux guerres mondiales, une victoire et une défaite, enfin l'apparition, en 1944, d'une société nouvelle. Maumort, petit collégien des années 1880, jeune monsieur du château, cyrard en 1890, officier chez les spahis, dreyfusard en 1898, collaborateur de Lyautey au Maroc, combattant des tranchées et blessé en 14-18, colonel en retraite et exploitant agricole de 1919 à 1936, se retrouve dans sa demeure occupée en 1940, puis dans la Résistance en Dordogne, à la fin de l'occupation. Mais l'œuvre est inachevée: des chapitres entièrement rédigés, d'autres encore à l'état de synopsis, des notes, des fiches, des portraits, des réflexions en marge, des morceaux de souvenirs. Si *Maumort* est inachevé, c'est parce que le romancier le conçoit comme une œuvre sans fin, ce livre-somme dont il a toujours rêvé, contenant l'expérience d'une vie entière. (On peut citer, dans une certaine mesure, cet autre roman «éclaté» qu'est *Finnegan's Wake* de Joyce.) Voilà qui prend une certaine importance lorsqu'il s'agit, comme par hasard, du romancier le plus méthodique (et plus soucieux de figurer ses tableaux d'époque et donner vie à ses idées ouvertes sur le monde que d'en finir avec «une histoire»). Le romancier des *Thibault* et de *Jean Barois*, qui ont enchanté des générations de lecteurs, conduit ici jusqu'aux limites du possible cette œuvre en tant qu'interprétation et création du monde. Elle est la plus complexe et la plus originale de toutes ses œuvres.

G.T.

«TÉMOIN
DE LA FIN»

Le Silence du corps de Guido Ceronetti (Albin Michel, 1984) est un livre exceptionnel: saluons un éditeur courageux qui publie la traduction d'un livre

difficile écrit par un auteur encore peu connu, et André Maugé, le traducteur perspicace et consciencieux qui l'a si bien traduit. D'autant que ce livre va déplaire: il est original et sans bassesse, d'une honnêteté absolue. De combien d'imprimés récents (on n'ose pas appeler ça des *livres*) pourrait-on en dire autant? C'est un recueil de textes brefs (mais on n'en finit pas de les retourner), des «pensées détachées» (mais peu d'œuvres donnent autant que celle-là le sentiment d'un centre), des fragments (mais ils offrent le contraire de la dispersion), un livre de sagesse (mais n'y cherchez pas de plates maximes vertueuses), un regard sur le monde actuel (mais aux antipodes des considérations générales et du ton pontifiant des éditoriaux), un autoportrait et une apologia pro vita sua (mais sans le moindre narcissisme), une méditation sur le corps (mais on y respire une spiritualité quasi monastique), un ouvrage érudit (mais toutes les citations ont la fraîcheur d'une conversation du temps qu'on savait converser, disons dans un dialogue de Diderot), des notes d'humeur (mais chacune paraît mûrie des années durant), un abrégé de pessimisme radical (mais tonique, un vrai remontant), un livre intemporel (mais topique, d'une actualité criante). Je n'en finirais pas de définir ce monstre qui défie tout essai de définition. Il s'approche du livre idéal parce qu'il tend à la singularité la plus grande. Cela ne signifie nullement qu'on ne puisse le rapprocher d'aucun autre, ni lui trouver quelques précédents: on songe à Lichtenberg, à Chamfort, au Leopardi des *Pensieri*, à l'*Ecclésiaste*, à Cioran (qui a donné une admirable postface à la traduction française), à des adages compilés par un inquisiteur qui aurait courtoisé l'hérésie, à Sei Shonagon, à Epictète, aux *Marginalia* de Poe. Mais cette liste hétéroclite dit surabondamment que le livre de Ceronetti ne ressemble à aucun autre. A vrai dire, je le rapprocherais de façon plus convaincante peut-être d'une œuvre jamais écrite, dont je préfère toutefois les quelques fragments ébauchés à presque tous les livres: *Fusées* — *Mon Cœur mis à nu*. Il y a un Baudelaire en Cero-

netti: des colères scandalisées, une lucidité qui confine au vertige, le dédain passionné du *progrès moderne* («Production et Commerce à l'enseigne des Belles Epoque réunies»), des manies diététiques, une misanthropie sans concession, un usage héroïque de l'écriture, la langue la plus nette, classique, une phrase sèche, qui coupe court. Mais ce parallèle aussi reste trompeur, et je ne le maintiens qu'à seule fin d'indiquer l'intensité de ce livre profond. Il est sans illusions mais non désabusé, d'une intelligence suprême alliée de bizarreries, d'une sensibilité écorchée tantôt, et tantôt d'une impassibilité glaçante. On y est interpellé à chaque page par une voix insistante et courtoise, qui exige qu'on l'écoute. J'ai gagné en ouvrant ce livre un interlocuteur qui ne me quittera plus. Mais je ne le recommanderais qu'à un lecteur intrépide, qui ne craint pas d'être secoué. Ceux qui lisent pour se divertir ou pour être confortés feraient bien de s'abstenir.

R.M.